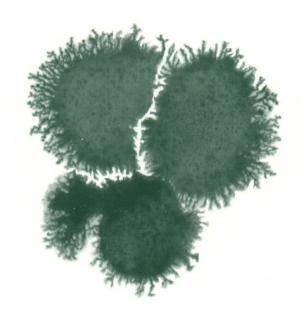
Excitations



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE NUMÉRO 39 PRINTEMPS 1989

Gallimard

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

Paraît deux fois l'an, au printemps et à l'automne.

J.-B. Pontalis

ASSISTANTS DE RÉDACTION François Gantheret et Michel Gribinski

COMITÉ

Didier Anzieu, André Green, Masud R. Khan (Corédacteur étranger) Jean Pouillon, Guy Rosolato, Victor Smirnoff, Jean Starobinski

Rédaction :

Éditions Gallimard, 5, rue Sébastien-Bottin, 75007 Paris. Tél. : 45-44-39-19. La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés. La rédaction recoit sur rendez-vous.

Abonnements:

Nouvelle Revue de Psychanalyse. Service Abonnements 49, rue de la Vanne, 92120 Montrouge. Tél.: 46-56-89-00

Abonnements pour deux ans (4 numéros) :

Pour tout changement d'adresse, prière de nous adresser la dernière bande d'abonnement.

Excitations



NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE Numéro 39, printemps 1989 © Éditions Gallimard, 1989.

TABLE

Corinne Enaudeau	Éloge du trouble	5
Pierre Pachet	Torpilles	21
Michel Gribinski	Zigzags	29
Rémy Baudouin	Il court, il court	37
Jean-François Lyotard	Emma	43
Jean Cournut	Les deux contre-investissements de l'excitation	71
Laurence Kahn	Le mouvement et l'usure	95
Jacques Le Beuf	Que sont les neurones devenus?	117
Jean-Didier Vincent	Le neurone excité	131
Martine Bacherich	Démangeaisons	137
Catherine Chabert	Un battement de cœur en trop	153
Évelyne Séchaud	Entrevues	167
Dominique Clerc Maugendre	L'état d'alerte	177
Jean-Claude Lavie	Excitation, désir, angoisse	187
Roger Dorey	Le fétiche, l'image et le signifiant	205
Laurence Apfelbaum	Une hypocondrie du transfert	221
Guy Rosolato	Artaud: le cri	227
André Beetschen	L'excitation de la perte	241
Roberte Hamayon	La furie chamanique	253
Viviane Abel Prot	Comment rêve-t-elle?	265
JB. Pontalis	L'éveil du rêve	273



VARIA

Lettres imaginaires

ÉLOGE DU TROUBLE

Pour remercier ses bienfaitrices de l'avoir accueillie dans leur petite communauté pieuse, Babette décide de leur faire connaître les délices des nourritures terrestres ¹. Elle leur offre un festin, sorte de messe à la louange des sens. Il opère un miracle. Les villageois, terrorisés par le péché de ces agapes, se promettent d'abord de ne rien sentir de ce qu'ils goûteront. Anesthésie impossible. Le luxe du raffinement excite les papilles; la générosité des mets réjouit les palais, réchauffe les cœurs. Le plaisir sensuel se fait alors communion spirituelle : tous se réconcilient dans l'amour dont leur puritanisme aigri les avait privés. C'est une résurrection. Babette, la païenne, s'avère plus chrétienne qu'ascétisme et abnégation. Dieu nous a faits matière, l'esprit ne peut le nier. Aimer sentir, c'est rendre grâce et célébrer la création. Cultivons l'art des sens, nous réjouirons les anges.

Paradoxe évangélique. Nous croyons atteindre la sérénité par l'ascèse et l'oubli de soi quand haine et envie aiguisent nos âmes. Nous redoutons la tentation, et la chair nous apprend l'union au tout. On n'en finirait pas d'inverser les valeurs de cette fable. L'excitation est-elle vice ou vertu? Il y va du bonheur, de la morale qu'il requiert.

On pourrait d'ailleurs s'arrêter sur-le-champ. Le bonheur est un « concept si indéterminé » que chercher ce qui le rend possible est se poser « un problème tout à fait insoluble ». L'idée du bonheur est l'idée d'un « tout absolu, un maximum de bien-être dans mon état présent et dans toute ma condition future ² ». Comme le tout n'est pas objet d'expérience, mais seulement Idée, ses conditions effectives n'existent pas. Aucun cas de bonheur ne pourra jamais, ni en fait ni en droit, être présenté. Kant espérait déplacer la question morale, ne plus la faire dépendre de la visée du bonheur. Sa demande nous laisse sourds. On veut le bonheur, savoir comment l'atteindre, en faire un futur.

^{1. «}Le Festin de Babette », film réalisé par Gabriel Axel, 1988, à partir d'une nouvelle de Karen Blixen, Le Dîner de Babette.

^{2.} E. Kant, Fondements de la métaphysique des mœurs, Paris, Delagrave, 1974, p. 131-132.

*

On aimerait croire ce que Platon enseigne. L'excitation est un mal dont le corps est la cause, mais il y a remède. L'âme est mise hors d'elle-même par le corps. Elle sent, pâtit, s'émeut. On dirait qu'il l'éveille, il l'égare de ses fictions. Bernée par de faux biens, elle préfère ce qui flatte à ce qui soigne, la cuisine à la médecine. Si la faute est au corps, c'est l'âme qui est malade. La maladie est grave - préjudice au vrai, au bien -, elle exècre toute médication. L'âme ne veut pas guérir puisqu'elle ignore son mal. Il enfle. La fièvre de l'excitation se double de la force de l'illusion. Toute souffrance oubliée, on veut croire qu'un bon objet mettra fin aux tourments. Ailleurs, demain, le désir sera comblé, le repos atteint. Opinion vaine qui nous enferme dans la Caverne. Nécessaire d'en sortir si l'on veut guérir. Si le corps l'excite, c'est à l'âme de se calmer. Un seul calmant: l'éducation. L'âme détrompée s'apaisera pourvu qu'elle connaisse le vrai bien. Cette tâche est vertu. Elle fait de l'insensé un sage par la conversion du désir en une occupation autrement plus sûre: le recueillement. Si l'excitation fait sortir l'âme hors de soi, sortir de l'excitation exige que l'âme rentre en soi, n'ait affaire qu'à soi. Aux « parties » de l'âme attachées au corps, silence est imposé. Les forces dispersées, diverties, sont rappelées en leur centre: concentration. L'âme se met en chasse de la sagesse.

On est certes passé du dehors au dedans, sans doute pas du mouvement au repos. C'est l'immuable même qui stimule les efforts. C'est pour lui qu'ascèse et recueillement s'affairent. L'objet « dont on est amoureux » ¹ est spirituel, il n'en est que plus exaltant.

D'ailleurs ce n'est pas un objet, et c'est plus qu'une Idée, dit Platon. Ce n'est pas un être, mais le fondement de tout être, essence ou existence, exclu de leur série. L'Être lui-même. Il est l'Absolu que désire la pensée. Fondement ultime, l'Être est le principe premier qui reste sans raison. Impossible de le connaître, de rejoindre son repos. Le Tout, l'Un se refuse à la mise en rapport, au multiple, au jugement. Au mieux, peut-on dire ce qu'il n'est pas: devenir, génération et destruction, accroissement et décroissement. On le nommera: identique à soi, il est en lui-même et par lui-même, éternellement joint à lui-même dans l'unité de ce qu'il est (exact antonyme de l'excité). On usera d'images: ce qui lui ressemble, l'âme; ce à quoi il ressemble, le soleil. Le voir ou le savoir restent hypothèse. Du « divin », la présence n'est pas actuelle; sa contemplation demeure le couronnement virtuel d'un travail sans achèvement. La philosophie est désir de savoir, amour de l'âme pour l'Être. Sans doute l'âme veut-elle s'affranchir du devenir, quitter le

^{1.} C'est ce que Platon fait dire à Socrate dans le *Phédon*, 66e : « ... Ce dont nous déclarons être amoureux : la pensée... (érastai). »

monde et son altération, mais c'est encore « poursuite » ¹, é-ducation. On troque une ex-citation contre une autre.

Somme toute, le mouvement du monde est somnambule. C'est à le comprendre que la pensée s'éveille. On le sait, la philosophie commence dans l'étonnement. Perplexité devant l'antagonisme des choses, jetées d'un contraire à l'autre : devenir ce que l'on n'est pas, aller où l'on ne se tient pas, apprendre ce qu'on ne sait pas, apparence de ce qui n'est pas. Question de l'être et du non-être, de l'apparition. Du temps. Si elle laisse sans voix et qu'on craint la stupeur, on lui tourne le dos, on s'agite, excité sans le savoir par ce qu'on fuit. Sommeil de l'ignorance. Si on a l'audace d'entendre la question, il faut dire l'être du devenir, stabiliser l'instable, unir les différents. Exigence de repos. Mission impossible. La pensée est débat, va et vient, comme ce qui la fait penser. Tenir ensemble les contraires, les recueillir, c'est la tâche du « discours ». Il n'avance qu'en divisant, il est lui aussi mouvement (ce qui « fait sortir de soi-même (existanai) le subsistant », selon le mot d'Aristote). Mobilité de la pensée qui cherche l'immobile. Courage de la curiosité qui ranime autrement le trouble qu'elle veut calmer. Inquiétude du repos.

Sage ou insensé, tout est dans le branle, le conflit. Être chez soi, en soi, égal à soi, c'est bien cette coïncidence à soi qu'interdit l'excitation. Il faudrait sortir de l'espace et du temps pour jouir du repos. Que rien ne mette hors de soi, ne fasse commencer, pas même la question du commencement. Pure présence de ce qui est présent. Qu'elle soit misère de la finitude ou plaisir d'être animé, l'ek-citation est l'« ek-sistence » même, sortie de soi, temps. Le temps, voilà le « souci », dirait Heidegger. Cura: le soin. On est jeté en avant de soi, habité par ce qu'il y a à être, du soin de l'« à-venir », parce qu'il y va de l'être, de son apparition, de son sens. Injonction à se mettre en chemin ².

On pourrait rétorquer: l'erreur est là, dans ces « chemins qui ne mènent nulle part » ³. Il faut se taire et écouter, recevoir la Parole et non la dire. Immédiateté de la révélation, pas de chemin vers le dévoilement. La philosophie ne vaut pas une heure de peine, dit Pascal. « " Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob ", non des philosophes et des savants. Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix. » Paix d'une coïncidence donnée dans la foi. « C'est le cœur qui sent Dieu, non la raison. » Il ne faut aimer que lui, se haïr soi-même, comme tout ce qui éloigne de lui, y compris de savoir. Exister, c'est être sorti de Dieu (autre manière de sortir de soi), porter son empreinte, en être séparé. Saint Augustin écrit : « C'est que

^{1.} C'est le terme utilisé par Platon au livre VI de La République, 505 d : « Or ce bien que toute âme poursuit... (diokei). »

^{2.} Le thème du « souci » est développé par Martin Heidegger dans Être et Temps, Paris, Gallimard, 1964, p. 234 sq. La « Lettre sur l'humanisme » le reprend, Questions III, Paris, Gallimard, 1966, p. 101, p. 121. Il y est dit que l'Être enjoint à l'homme d'habiter dans sa vérité, ibid., p. 144, p. 148.

^{3.} C'est le titre d'un recueil de textes de Martin Heidegger, Paris, Gallimard, 1962. Il traduit l'allemand Holzwege, sentiers perdus qui s'enfoncent en forêt, impasses, fausses routes, non-chemins.

vous étiez au-dedans de moi, et moi, j'étais au-dehors de moi (...), vous étiez avec moi et je n'étais pas avec vous 1. » Pour échapper à la force « déifuge », la « pesanteur » dit Simone Weil, il faut la grâce, faveur de Dieu, don gratuit de sa présence. Incitation à s'unir à lui, la grâce est excitation, charme : charis. Qu'on en juge par la « scène du jardin » où Augustin entend sa vocation : « Vous m'avez appelé, vous avez crié et vous êtes venu à bout de ma surdité; vous avez étincelé, et votre splendeur a mis en fuite ma cécité, vous avez répandu votre parfum, je l'ai respiré et je soupire après vous; je vous ai goûtée et j'ai faim et soif de vous : vous m'avez touché et je brûle du désir de votre paix 2. » Si le don est spirituel, en jouir est une ivresse.

À son acmé, la joje, c'est l'extase, ravissement, rapt de l'esprit. Au corps de se faire le témoin d'un transport qui ne se peut dire. Corps anesthésié, pétrifié, quasi inanimé. Dans ses « états de consolation », Madeleine, la malade de Janet, commence par être dans le « recueillement », la restriction de l'action. Elle reste assise, agenouillée, des heures, aphone et à demi aveugle. Succède « l'extase » où l'immobilité est complète : dressée sur la pointe des pieds, les bras en croix, elle ne réagit à aucune stimulation, externe ou interne. Enfin, le « ravissement ». Revenue au monde, elle commente: « Devant Dieu qui me fait sentir ainsi sa présence, je n'ai plus ni crainte ni désir terrestre. Je me trouve comme enveloppée dans une atmosphère de voluptés divines qui m'enivrent et me mettent dans l'impuissance de parler, m'ôtent tout besoin de manger, de boire, de vivre. J'arrive même à ne plus entendre ce qui se dit autour de moi, je ne sens plus rien, je n'attends plus rien, je ne redoute plus rien. Toute souffrance est suspendue, mon âme sent, mon âme est enivrée et s'abîme dans la béatitude 3. » Elle ajoute : « Ie participe à l'essence de Dieu, je suis en Dieu, je suis comme Dieu, je suis..., non il ne faut pas dire cela, pourquoi est-ce que je sens cela? Je suis Dieu 4. » Voilà, le pas est sauté. On a franchi les bornes. Loin de Pascal, plus près de Romain Rolland. La transe est dépassement : fin de l'humilité du membre qui sait dépendre du Tout, « sentiment océanique » d'être fondu au Tout, d'être le Tout. On a changé d'état. Le fini s'est fait infini. Joie d'une présence sans représentation, d'une coïncidence sans écart. Le conflit est aboli.

Croit-on. Du voyage extatique, Madeleine revient à soi et doute, s'inquiète: « Après avoir lutté contre la sensualité matérielle, j'ai à combattre maintenant contre ce que j'appellerai la gourmandise spirituelle. Je dois résister à ces jouissances excessives ⁵. » Lutte encore et toujours contre l'excitation. Peu importe ses formes, elle n'est qu'excès et conduit au trouble: l'anxiété reprend le dessus. Sortie de la

- 1. Saint Augustin, Les Confessions, livre X, chap. 27, Paris, Garnier, 1964, p. 119.
- 2. Ibid., p. 119. Saint Augustin parle dans ce texte d'un Dieu qui est Beauté (pulchritudo).
- 3. Pierre Janet, De l'angoisse à l'extase, Paris, Félix Alcan, 1928, t. 1, p. 103-104.
- 4. Ibid., p. 127.
- 5. Ibid., p. 150.

Salpêtrière, la « convalescente » compare « l'état d'équilibre » qu'elle inaugure aux extrêmes qu'elle a connus, extase et doute. « Je n'ai plus de douleurs ni de joies excessives. Je souffrais au fond d'avoir ce bonheur égoïste que je ne pouvais partager. » De son cas et de quelques autres, Janet conclut à la « psychasthénie ». La force psychologie manquant (?) pour réguler les tensions, le mystique rétrécit l'activité, la supprime. Il fuit la vie, réduit les dépenses au minimum jusqu'à faire de cet échec un succès : triomphe de l'autarcie, joie de l'inaction censées être le propre des dieux ¹. L'expérience mystique marie les contraires : dépense dans le repli, jouissance et souffrance, présence qui aliène. Le paradoxe de l'excitation y atteint son comble : l'extase est envol immobile, ivresse d'un cadavre, dépossession qui « console ».

Ascension dialectique, prière du croyant, extase mystique, il s'agit toujours d'une tentative pour transcender les contraires, abolir les tensions qui définissent l'existence humaine, sortir du temps. Toutes les métaphores sont spatiales : vol magique des chamans, lévitation des saints, traversée d'un pont, ascension d'une échelle, porte étroite... Le passage reste toujours paradoxe sur le temps : atteindre une vie d'après la vie ou d'avant elle, une vie de la non-vie. Il faudrait renaître sans mourir, devenir esprit sans perdre son corps.

Bonheur difficile. Celui de la Résurrection. Le corps ressuscité n'est pas cadavre réanimé, il est, selon le mot de saint Paul, « un corps spirituel » : « On est semé dans la corruption, on ressuscite dans l'incorruptibilité; on est semé dans l'ignominie, on ressuscite dans la gloire; on est semé dans la faiblesse, on ressuscite dans la force; on est semé corps psychique, on ressuscite corps spirituel ². » Il ne s'agit pas de rendre vie au corps, ni de se délivrer à jamais de lui, telle l'âme immortelle de Platon, mais de restaurer l'homme dans son intégralité. À la psyché, principe vital qui anime le corps, toujours sujette à la « chair », au péché, substituer le pneuma, Esprit de Dieu, Esprit Saint. Le corps « pneumatique » est matière affranchie de ses vicissitudes, corps sans « chair », inexcitable. Corps en paix. Jésus mort et ressuscité, c'est le paradigme de la vie heureuse, gage de notre espérance. Mort au péché, il est un avec Dieu. Dieu manifesté. Vie en personne, éternité faite temps.

Transmuer la psyché en pneuma, l'aham en atman dirait le brahmanisme 3. L'ultime but de l'existence humaine est délivrance; moksa, dissolution, chute des entraves. L'individu renonce au moi empirique, aham, qui l'attachait au monde de l'impermanence du temps et saisit en lui l'atman, le « Soi », noyau permanent de

^{1.} Id., t. 2, p. 634.

^{2.} Saint Paul, « Première Épître aux Corinthiens », 15, 42-44.

^{3.} Dans ces considérations sommaires sur le brahmanisme et le bouddhisme, j'ai pris appui sur *Le Grand Atlas Universalis des religions*, Encyclopaedia Universalis, France, 1988, ainsi que sur l'article « Philosophies de l'Inde » de Madeleine Biardeau, in *Histoire de la philosophie*, t. 1, Paris, Gallimard, 1969, p. 82-240.

tout être. L'âme individuelle se résorbe dans l'âme universelle cosmique. Identité de l'atman et du brahman : « Tu es Cela ». Félicité où la conscience, pure de tout objet, n'est plus que « souffle » : atman, pneuma 1.

La délivrance exige de capter le principe qui anime les forces cosmiques et vivantes, de rendre l'Absolu présent au cœur (rites et dévotion), au corps (ascèse et contrôle des sens), à l'intelligence (méditation, logique et dialectique). Concentration difficile parce que contre nature : dompter le désir, son extraversion. Faire refluer toutes les énergies tournées à l'extérieur vers leur source commune, les mettre sous le joug (yoga). Joug corporel entre autres. Techniques pour maîtriser l'ensemble des « paires d'opposés », dépasser l'antagonisme, agréable-désagréable, retrouver l'indifférencié. L'indifférence n'est pas fin, mais moyen pour accéder à l'Être, s'unir à lui dans l'amour et l'abandon.

luguler le désir n'est pas le supprimer. Loin de là. On l'intensifie, lui refuse de se perdre à l'extérieur, de s'ex-citer. Le désir n'est pas péché. Il n'est mauvais que par ses objets, leur multiplicité, leur changement. Il faut faire déchoir ses fausses « satisfactions » et réveiller l'énergie – visiblement sexuelle – censée sommeiller au bas de l'épine dorsale. La faire remonter de « roue » en roue jusqu'à rejoindre la « roue aux mille rayons ». Bref, ôter au désir toute qualité, faire de lui une force nue, quantité sans représentation. Par là, il s'identifierait au seul objet qu'il doit avoir, qu'il doit être, l'Absolu, irreprésentable. Aussi bien devrait-il cesser d'être désir, la fusion des deux pôles annulant toute représentation d'un but : satisfaction définitive. Reste l'affect. Joie de se saisir comme énergie pure, d'être à jamais « souffle central », intensité immobile. Nourrie de textes hindous, taoïstes, Simone Weil ne présente pas autrement la purification: « Descendre à la source des désirs pour arracher l'énergie à son objet. C'est là que les désirs sont vrais en tant qu'énergie. C'est l'objet qui est faux 2. » La paix de la délivrance est un étrange plaisir qui se délecte de l'absence d'ob-jet. Plus rien devant n'est offert à la jouissance, seul demeure ce qui se tient dedans, dessous. Mais le plaisir n'est pas narcissique. Le dedans n'est pas le sujet, il a été balayé, c'est la substance, substrat invariant d'ayant toute différence. Pour l'atteindre, une force, la seule qu'on ait : le désir. Et un joug : empêcher la force de se qualifier, de se différencier.

Allons plus loin. Épurons les fins. Différés de la sublimation. S'il faut renoncer au désir, l'absorption en l'Être est de trop. Peu importe qu'il nous absorbe et non l'inverse, reste qu'on veut s'unir à lui, « participer », composer avec l'incomposé. L'union, c'est justement l'image qui nourrit le désir, l'accroissement d'être qui excite la vie. Immortalité. Résurrection, identification au brahman, autant de fausses sorties qui reconduiraient le désir invétéré de continuer à être. Comment prétendre à la paix du renoncement, tant qu'on n'a pas renoncé à être?

^{1.} Atman, en sanscrit, pronom réfléchi, d'une racine signifiant souffler, respirer, que l'on retrouve dans le verbe allemand atmen, respirer. Pneuma, en grec, le souffle.

^{2.} Simone Weil, La Pesanteur et la Grâce, Paris, Club Français du Livre, p. 41.

De cette soif aussi, on devrait se calmer. Le prince Siddharta Gautama, fondateur du bouddhisme, enseigne que rien n'a d'atman. Il n'y a nulle part de substance, ni cosmique, ni individuelle. Pas d'être, seulement l'impermanence. Elle est souffrance. On s'en délivre: ce ne peut pas être l'absorption dans l'Absolu, c'est l'« extinction » de toutes les « soifs » (de plaisir, d'existence). Nirvana. Pour autant, l'extinction n'est pas la mort. Loin s'en faut. Elle est Éveil, bodhi, qui donnera son nom à l'Éveillé, « Buddha ». On n'en finira pas avec l'excitation. Au nirvana luimême, on s'éveille. Accession graduelle à la paix du cœur, libéré sans retour de l'oscillation des contraires, à la lumière de l'intuition mystique qui pénètre la sphère du rien. Béatitude. Le rien, « Voie du milieu ». Elle refuse l'affirmation comme la négation. La seule réalité des choses est leur « vacuité d'être propre ». Le nirvana n'est même pas inexistence. Il n'est ni être ni néant, n'autorise aucune thèse qui le ferait être. La Voie du milieu est silence. Pas d'adhésion à quoi que ce soit, apaisement de la vacuité.

Le vide, seule fin. L'extinction des soifs, seul moyen. Très bien, au problème logique près. Si la vacuité est l'être propre des choses, le vide est quiddité (thatata, « le fait d'être tel »), essence, être. Ou : le non-être est, l'être n'est pas. Problème de temps, aussi : non plus vie d'après la vie, mais mort d'avant la mort, voilà le nirvana. De toute façon, attente, attachement, avenir. « Avenir combleur de vides », dit Simone Weil ¹. Échec encore : le vide n'est pas vide si on l'espère.

Resterait le seul vide donné, le mal. S'en tenir à lui, à son présent. Sans vide, pas de face à face avec Dieu; mais chercher le vide, c'est le combler. On laisse l'âme l'envahir, le remplir d'images, de croyances. Le renoncement à l'avenir est le premier des renoncements. « Accepter le passé sans demander de compensation à l'avenir. Arrêter le temps à l'instant (...). Se réduire au point qu'on occupe dans l'espace et dans le temps. À rien 2, » On doit aimer être rien. Prendre modèle sur la matière. S'interdire le possible, l'irréel, les valeurs. Existence instantanée, sans imaginaire, qui se laisse pousser, ne veut rien. Passivité de l'esclave, « action non agissante ». Laisser faire la nécessité aveugle, le mal, ils tuent le moi, font le vide. Suspendre l'imagination, l'avenir « entrave l'effet salutaire du malheur en fournissant un champ illimité pour des élévations imaginaires 3 ». « Voler aux désirs leur énergie en leur enlevant leur orientation dans le temps 4. » Les clouer au présent. On ne peut pas tendre au bien. Le Bien absolument pur échappe à la volonté. Il n'est pas avoir mais être. Le Bien est Dieu. Dieu s'est retiré. Joie en Dieu. Réalité de cette joie, sans même que j'y participe. On ne doit pas vouloir la trouver, l'implorer. Joie inimaginable, le stimulant manque pour la chercher. Notre seul devoir est de consentir à ne pas être. « Être orgueilleux, c'est oublier qu'on est

^{1.} Ibid., p. 38.

^{2.} Ibid., p. 24.

^{3.} Ibid., p. 38.

^{4.} Ibid., p. 230.

Dieu 1 », que « ce monde en tant que tout à fait vide de Dieu est Dieu lui-même 2. » Accepter, désirer les choses telles qu'elles sont, bonnes ou mauvaises, par la seule « attention », regard sans volonté qui « lit » la présence de Dieu dans son absence. Respect du réel dont la nécessité fait la beauté, la vérité. Ainsi la mort : sa solitude, son extrême nudité. Y « consentir sans réserve ». « Pour être juste, il faut être nu et mort. Sans imagination 3. » Voie aride du salut qui consiste à aimer Dieu dans ce qui est absolument autre que lui : l'abandon, le mal, la nécessité, la mort. S'effacer, se retirer : condition pour que la grâce nous « décrée » 4. Simone Weil meurt d'épuisement physique et moral, en Angleterre, le 24 août 1943, à l'âge de trente-quatre ans. On a dit : « Elle ne pouvait pas vivre, elle était trop instruite et elle ne mangeait pas. » Elle avait répondu d'avance. « Qu'importe ce qu'il y a en moi d'énergie, de dons! J'en ai toujours assez pour disparaître... » Grandeur du rien qui a trouvé sa place dans le tout. Paix du malheur, impersonnel comme la perfection.

*

Pensées d'une mélancolique? Peut-être... Reste le scandale d'affirmer que l'avenir est le mal, le temps fauteur de troubles. Pouvoirs d'agir et de penser en sont ruinés, l'existence assassinée. L'absence d'excitation est pourtant à ce prix : s'arrêter à l'instant, cesser d'imaginer. D'autres l'ont dit qui poursuivent leurs fictions. Pascal, parmi eux, qui incite au « pari », mais bannit le futur ⁵. L'obstacle à la paix, qui nous fait trébucher, le skandalon, c'est d'anticiper. « Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre; et nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais ⁶. » Autant dire que les bêtes seules le sont.

L'intelligence est perturbation de la vie, l'instinct son modèle le plus sûr ⁷. L'exigence pour tout vivant est d'échanger avec le milieu, d'en filtrer les éléments essentiels à sa survie (sensation), d'y réagir (désir, aversion). L'instinct accomplit la tâche d'autant mieux qu'il l'ignore. L'intelligence risque d'échouer parce qu'elle la sait. Elle se forme une image de « soi » au sein de la « réalité », se représente la fin qu'elle poursuit, invente son avenir, anticipe sa mort. L'ébranlement des sens, en son principe, sert la vie, détermine ce qu'il lui faut chercher ou fuir. La pensée,

- 1. Ibid., p. 72.
- 2. Ibid., p. 210.
- 3. *Ibid.*, p. 170.
- 4. Simone Weil parle d'une « présence de dé-création » de Dieu, qui serait la grâce, la pesanteur étant la loi de la « création ». Cf. id., p. 71.
 - 5. Pascal, « Opuscules », troisième partie, VII, in Pensées et Opuscules, Paris, Hachette, p. 223.
 - 6. Pascal, « Pensées », nº 172, ibid., p. 408.
- 7. C'est ce que dit Bergson, entre autres dans Les Deux Sources de la morale et de la religion, Paris, P.U.F., 1962, p. 134 sq.

parce qu'elle produit les représentations qui l'excitent, est seule vie capable de se nuire. Aristote dit que « les images tiennent lieu de sensations (à la pensée) 1 ». « Sensations sans matière » ², elles offrent à la pensée l'agréable et le pénible. Réel ou apparent, présent ou à venir, le désirable est toujours moteur du vivant. Mais l'animal est sûr de lui, son stimulus est sensation, « les sensations sont toujours vraies 3 ». La pensée sait pouvoir se tromper. « L'âme ne pense jamais sans image 4 », celle-ci lui présente son but. C'est toujours l'objet désirable qui excite. Mais il peut n'être que bien apparent. L'imagination est droite ou erronée, même si l'intellect est toujours droit. L'intelligence doute. Les fins sont lointaines et les moyens de les atteindre sujets à l'imprévu. Elle sait le naufrage possible. Nécessaire même, la mort mettra fin à toutes les fins. Paix de l'ignorance. Misère et grandeur de la pensée, dit Pascal⁵, troublée par les représentations qui l'animent. La conscience de l'avenir contrarie l'élan de la vie, l'autorise à la fois. Malheur d'imaginer la mort, alarme sans résultat, qui ne convie à rien. Du contingent on délibère, il dépend de nous. Nécessité de la mort, hasard de son moment. D'elle on ne peut rien faire, rien à envisager. Action et pensée inhibées, le cœur seul est mis en mouvement, excité par l'image de l'inimaginable, le néant.

Truisme: la fin de tout trouble est cause du plus grand trouble. La mort est bien ce que la vie se devrait d'ignorer. Tout conscient qu'il est d'elle, l'homme s'y dérobe. Il en élude l'idée. Tollé général. « Philosopher c'est apprendre à mourir. » Scandale de fuir « le but de notre carrière », « l'objet nécessaire de notre visée 6 ». Les arguments sont multiples. À se refuser d'y penser, on compromet savoir, liberté, salut, bonheur, on ignore l'exister, son « authenticité ». Freud lui-même conclut ses « Considérations actuelles sur la guerre et la mort » en proposant de reformuler le vieil adage: « Si vis pacem, para bellum », ainsi: « Si vis vitam, para mortem », si tu veux supporter la vie, organise-toi pour la mort 7. On ferait bien, dit-il, d'assigner à la mort, dans la réalité et dans nos pensées la place qui lui revient. Entretenir l'illusion à son sujet irait à l'encontre du premier devoir de tous les vivants: supporter la vie. L'illusion dont Freud veut que l'on revienne n'est pas celle qu'on pourrait croire. Certes, il nous rappelle la réalité de la mort, le danger de l'héroïsme après ces temps de guerre. L'essentiel est ailleurs : faire tomber le masque de la vie civilisée, comprendre de quel fond archaïque, inconscient, procède notre attitude à l'égard de la mort. Impossibilité de croire à sa propre

- 1. Aristote, De l'âme, III, 7, 431 a.
- 2. Ibid., III, 8, 432 a.
- 3. Ibid., III, 3, 428 a. Kant le répète dans L'Anthropologie du point de vue pragmatique, Paris, Vrin, 1970, p. 31.
 - 4. Aristote, op. cit., III, 7, 431 a.
 - 5. Pascal, « Pensées », nº 397 et nº 416, op. cit., p. 509 et 514.
 - 6. Montaigne, Essais I, chap. xx, Paris, 10/18, 1964, p. 98 et 102.
- 7. S. Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et la mort », Essais de Psychanalyse, Payot, 1988, p. 40.

mort, désir assassin à l'égard de l'étranger, ambivalence à l'égard de la personne aimée, voilà le portrait du héros meurtrier que nous portons en nous. C'est vers cette représentation de nous que le « para mortem » invite à cheminer.

Impératif mêlé d'ambiguïté. Il a les dehors d'un précepte moral : celui stoïcien - de se résigner à mourir, ou du moins - leçon de Montaigne d'« apprivoiser » la mort. En fait, il demande de « prendre ses dispositions en vue de la mort », de la prendre en vue (richte dich auf den Tod ein), alors que, selon Freud même, « notre propre mort ne nous est pas représentable 1 ». Le plus troublant reste l'idée que, si nous obéissions et prêtions une plus grande attention à notre attitude inconsciente à l'égard de la mort, ce ne serait pas là un « progrès, plutôt sous maints rapports, un recul, une régression ». On le sait, dans « Au-delà du principe de plaisir », sera déboutée la croyance illusoire en une perfection croissante de l'humanité. Y est au contraire affirmé le caractère régressif des pulsions, la tendance à reproduire la satisfaction complète, l'absence de toute tension de l'état inanimé, de la mort². Principe d'inertie, principe de nirvana. La paix est au passé quand nous l'imaginons à venir. Preuve qu'au présent la tension pulsionnelle n'est jamais supprimée. Nous sommes poussés en avant, faute de pouvoir revenir en arrière. Difficile pourtant de comparer cette tendance régressive de la pulsion au retour que l'homme civilisé devrait faire sur l'homme des origines qu'il recèle (à ceci près que la mort est au centre des deux débats). Retour sur et non retour à. Différence majeure. Entre les deux, un travail : l'élaboration. Impossible de revenir en arrière, déplaisir des tensions présentes, illusion d'un avenir meilleur. Le malêtre (Unbehagen) est sans issue. Pour « rendre la vie plus supportable » (et il faudra s'en contenter), il ne reste qu'à se fier au travail érotique de la pensée, la liaison des représentations. Cela est « soin », « cure », qui prend du temps, celui d'amener à la conscience nos attitudes inconscientes, de les élever jusqu'à la représentation. Derrière le comportement conventionnel concernant la mort (discrétion, respect des morts, frayeur devant l'événement, déni de sa nécessité, intensité de notre chagrin), entendre l'ignorance que l'inconscient a de la sienne propre, le désir de celle des autres, l'ambivalence concernant les proches. Les deux attitudes au demeurant - conventionnelle comme archaïque - sont à mettre au compte du principe de plaisir, de ses prolongements et modifications. Chacune est une manière de réguler un conflit, de faire baisser la tension. L'attitude originaire à l'égard de la mort n'est pas plus que celle du civilisé signe d'un retour au néant. Si c'est au service des pulsions de mort qu'œuvre en définitive le principe de plaisir 3, cela reste inaperçu, souterrain, silencieux. Même quand l'inconscient affleure, la vie psychique se présente toujours comme source inépuisable de tensions et résolution

^{1.} Ibid., p. 26.

^{2. «} Au-delà du principe de plaisir », ibid., p. 87.

^{3.} Ibid., p. 114.

à jamais inachevée de celles-ci. Alternance de trouble et paix, où jamais la paix ne l'emporte, sauf dans la mort du psychisme lui-même. Le héros meurtrier qu'est notre inconscient n'est pas l'homme du nirvana (qui, somme toute, n'est personne). Il serait plutôt l'homme de toutes les « soifs » dont le bouddhiste veut s'affranchir. Ce dernier, nous l'avons vu, est d'ailleurs aussi ambigu que Freud sur le plaisir d'être « au-delà du principe de plaisir ». Concédons qu'aucune « attitude », aussi inconsciente ou mystique soit-elle, ne saurait exprimer la tendance au zéro de la pulsion. Ne serait donné que le zéro d'excitation lui-même, le mort, « état » sans « attitude », ni « tendance ».

Finalement, dans le réseau enchevêtré des pensées sur la mort, Freud assigne à celle-ci trois places distinctes. Elle est l'absence d'excitation à laquelle tend la pulsion; la négation absolue que l'inconscient ignore, que le conscient échoue à se représenter; le déplaisir que l'inconscient réserve à l'autre, que le conscient redoute pour soi, dont l'attente dans chaque cas excite.

Avec cela, on devrait se calmer. L'excitation provoquée par le silence de la mort est intense, on le mesure à l'ampleur des constructions théoriques pour lier les énergies que son absence d'image libère. Preuve que l'attente de ce danger inconnu n'en finit pas de préparer l'humanité à subir son excitation et s'en protéger. Aussi le conseil de Montaigne de ne pas nous laisser surprendre par l'ennemi ne saurait suffire à «apprivoiser » la mort. On aura évité la fraveur. non l'angoisse. Nous savoir destinés à perdre la vie nous plonge dans la détresse, impuissants à produire une réponse adéquate. Afflux d'excitation intolérable dont protège mal l'illusoire consolation d'une autre vie. Reste, pour le maîtriser, à l'élaborer. Travail psychique dont la philosophie veut s'acquitter en lieu et place de chacun. Raisons sans doute de son échec. Les «professionnels de l'idéal» inspirent suspicion à Freud 1. À se placer dans l'universel, on manque le particulier: la mort est le lot de tous, son angoisse singulière. Vanité de calmer celle-ci à coup de généralités, on en perdra la réalité. Mais toute théorie est passage du concret à l'abstrait, du vécu à sa représentation. Freud n'y échappe pas. Quand il affirme ² attendre du fait isolé qu'en jaillisse de soi-même l'universel, il use somme toute du «jugement réfléchissant», véritable instrument de toute connaissance. Sans lui, on est dans le dogme. Remonter du cas à la loi, soit. Mais la mort est-elle « cas »?

L'angoisse est vécue, présente. La mort? « Réelle », dit Simone Weil, comme la souffrance, raison décisive de s'y exposer. À voir. Sa « réalité » est déduite, jamais perçue. La mort n'est pas le mort. Lui seul est l'être nommé dont on peut dire

^{1.} J'emprunte l'idée à J.-B. Pontalis, « Permanence du malaise », Le Temps de la réflexion, nº IV, Gallimard, 1983.

^{2.} L'affirmation est énoncée dans une lettre à Lou Andreas-Salomé (1er avril 1917), citée par J.-B. Pontalis, op. cit., p. 413.

« le voici, il est mort » ¹. De la mort, que montrer, qu'affirmer? Il faut le concéder à Épicure : la mort n'est rien de réel. « Quand nous sommes, la mort n'est pas là, et, quand la mort est là, nous ne sommes plus ². » La vie est sensation, la mort privation de sensation. Un « mal » non senti n'est pas un mal. Calmons-nous : l'alarme est illusoire, effet de l'absurde projection dans la mort, non-vie, d'une sensibilité qui n'appartient qu'à la vie. On ne vivra jamais sa mort, l'anesthésie est assurée. L'argument est censé ruiner la crainte de la mort en ruinant celle-ci : la mort n'est rien ³. Il fait partie du quadruple remède, le tétrapharmakon ⁴, et comme tel veut assurer l'absence de troubles, l'« ataraxie ». Comprendre la mort délivre de sa crainte. De l'effet majeur de celle-ci : le souci, cura dit Lucrèce ⁵. Insomniaque, fébrile, l'insensé s'affaire en vain, ne trouve nulle part le repos ⁶. Paix du sage qui vit tranquille et confiant au milieu des tourmentes où périssent les autres. « Suave mari magno ⁷... » Enfin, le calme, au-dessus de la tempête.

On aimerait s'en convaincre. Difficile. La mort n'est rien. C'est ce rien que l'on craint. Non une souffrance qu'on supposerait à tort nous assaillir. Angoisse parce qu'on ne peut former d'image du danger attendu, justement, il n'est rien. Angoisse que le « remède » d'Épicure aggrave, installe. À l'idée même de ne plus rien sentir, le trouble est à son comble. La tempête fait rage. Mauvaise médecine qui veut la décharge immédiate, refuse à l'angoisse d'être élaborée.

Élaborer exige du temps, le temps que l'angoisse de l'avenir se dise au présent, que les mots écoulent l'excitation, la fassent passer, la mettent au passé. L'avenir est inaccessible à la représentation, mais on peut lier la charge qu'il fait peser sur le présent, l'angoisse actuelle. D'elle on peut se décharger, parce qu'on la prend en charge. De l'avenir, non. Charge absolue, dont l'assomption est impossible. C'est là son « mystère », altérité d'une absence qui ôte au sujet toute initiative, le dessaisit. En ce sens, dit Levinas, Heidegger se trompe, comme toutes les théories qui de Bergson à Sartre font de l'avenir mon possible, ce vers quoi je me projette. L'avenir est l'impossible, ce que « je ne peux pas pouvoir » 8. Il n'est pas cet en avant de

- 1. Selon J.-F. Lyotard, est réelle une chose qui a un nom (« désignateur vide et constant »), qu'on peut montrer, dont on propose un sens possible. Cf. Le Différend, Paris, Minuit, 1983, nº 63 sq.
- 2. Épicure, Lettre à Ménécée, in Diogène Laërce, Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres de chaque secte, 125, trad. de Marcel Conche, Épicure, lettres et maximes, Paris, Mégare, 1977, p. 219.
- 3. L'âme est corporelle (hormis le vide, il n'y a que des corps); elle est composée d'atomes qui, à la mort, n'étant plus retenus par l'enceinte du corps (l'organisme se défait), se dispersent dans tous les sens. Les mouvements sensifères qui ne peuvent se produire qu'à l'abri du corps sont alors impossibles.
- 4. Les conditions du bonheur sont énoncées dans les premières « Maximes capitales », op. cit., p. 231. Elles sont au nombre de quatre. Deux conditions négatives : ne pas craindre les dieux, ni la mort. Deux positives : réguler les désirs, endurer la douleur.
 - 5. Lucrèce, De la nature, II, 19.
 - 6. Ibid., III, 1052-1070.
 - 7. Ibid., II, 1-19.
 - 8. E. Levinas, Le Temps et l'Autre, Paris, P.U.F., 1985, p. 62.

moi qui m'appelle, m'excite, me fait sortir de moi, « ek-sister ». Il est l'autre qui me fait face, dont je ne prendrai pas possession. Fin de la virilité et de l'héroïsme du sujet, exposé à l'avenir, sans projet.

Ce risque d'être désarmé, je cherche à le parer. Pas d'autre ressource que d'affirmer ma souveraineté. Reprendre les rênes. Maîtriser la souffrance, la mort, l'avenir. Absorber l'autre dans la lumière de la connaissance. Le faire disparaître, retrouver l'identité de soi à soi. Fierté de l'autarcheia, puissance de l'apatheia. Médecine antique du solipsisme: rester rivé à soi-même, à ce je qui constitue le présent, le charrie avec lui dans le passé et l'avenir, faire du temps l'éternel présent de la conscience, comme le veut saint Augustin. Le je s'enferme dans une solitude qui n'est pas abandon, mais prétention de se suffire à soi-même. Plénitude qui ignore le temps, c'est-à-dire l'absence. « La solitude est une absence de temps 1. » Elle est affirmation tautologique de soi dont le sage antique est modèle.

Ambition du stoïcien: l'absence totale d'excitation. Résorber radicalement l'extériorité. Contre Épicure et Aristote, refuser plaisir et peine comme données primitives. «Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses mais les jugements relatifs aux choses », dit Épictète 2. Les opinions nous appartiennent, leur usage nous rend maîtres de toute situation. Souffrance, maladie, mort ne sont des maux que si on les estime tels. Il suffit d'y lire l'ordre de la nature pour renoncer à y rien changer. Accepter d'être matière qui subit, affirmer l'activité de l'esprit. « Je suis forcé de mourir, mais non en gémissant 3. » Pathein du corps. apatheia de l'âme, indifférente à ce qui ne dépend pas d'elle (dont le corps), jalouse de son seul bien : le jugement. Aucun tyran, nul cataclysme ne saurait nous l'ôter, chaque situation est occasion de l'exercer. Répétition de la même tâche à chaque fois: confirmer l'événement, sa matérialité brute voulue par le destin: il est; lui refuser tout sens: il n'est rien pour nous. Consentir et résister, voilà « l'usage des représentations » sans lequel le monde m'envahirait. Un seul danger : la prétention de la représentation actuelle à déborder le présent et déclencher les représentations à venir. Exacte définition de l'excitation. Un seul remède : « Efface la représentation. Arrête cette agitation de pantin. Délimite le moment présent », ordonne Marc Aurèle ⁴. Impératif de stabiliser le présent, de l'empêcher de grever l'avenir. Même chose pour l'action : refuser l'attrait de l'avenir, s'en tenir à la tâche du moment. Soin de ce qui dépend de nous, absence de souci pour ce qui n'en dépend pas: double sens de cura. Les stoïciens réconcilieraient Lucrèce et Heidegger si le soin de soi ne supposait pas pour ce dernier ce que les premiers refusent : la noncoïncidence à soi, le temps.

Contre l'excitation, une protection bien singulière. L'apatheia propose de

^{1.} Ibid., p. 38.

^{2.} Épictète, Manuel, V.

^{3.} Épictète, Entretiens, I, 22.

^{4.} Marc Aurèle, Pensées, VII, 29.

laisser passer toutes les informations tout le temps. De les bloquer en surface (au niveau des sens), de leur refuser, grâce au jugement, la propagation dans l'appareil psychique. Bref, excitations inexcitantes. Flegme d'une solitude victorieuse de l'événement. Le moi est « maître dans sa propre maison ». Parce qu'elle est vide, dit Hegel. Pure forme sans contenu, la pensée s'est retirée en soi, hors du mouvement de l'agir et du pâtir. Passion de la conscience pour elle-même dans son universalité abstraite, l'impassibilité stoïcienne ne tarde pas « à engendrer l'ennui » ¹. L'ennui n'est pas la paix, plutôt le malheur de ne pouvoir se rapporter au monde, désœuvrement de l'indifférence. Tout m'est égal, je ne crois qu'en moi.

*

Illusion infiniment répétée de penser la paix comme plénitude. Présence. Soit qu'on aspire au « il y a » impersonnel où rien ne commence ni finit, sorte d'insomnie, pour Levinas, de vigilance absurde sans retrait possible dans le néant ². Soit qu'on affirme l'indéfectible présence à soi du sujet, enfermé dans une identité qu'il transporte à travers le temps. Autre sorte d'irrémissibilité, autre manière d'éconduire le temps. Congédier l'excitation, c'est refuser l'absence, celle qui ne se fera jamais présence, l'autre qui ne reviendra pas au même.

L'excitation brise la coïncidence à soi. Elle serait défaut, manque où le sujet s'oublie. Ou l'inverse, vertu, pouvoir de se rendre toute chose présente, d'en faire son possible. Les deux thèses n'en font qu'une : rien ne doit, ne peut me rendre absent à moi.

Le plus grave dans l'affaire est de supposer que l'excitation – sortie de soi bannie ou prônée - est sinon connue, du moins connaissable. Par là, on oublie que le seul fait de pouvoir prendre forme signe déià la fin de l'excitation. La quantité se fait qualité, la tension se mobilise dans une image (du désirable ou de l'indésirable), des réseaux associatifs peuvent être parcourus. L'excitation si elle se représente est en droit accessible au sujet, même s'il faut du temps pour en stabiliser l'image, lui frayer des voies de circulation. Elle est assimilable, perd ce qui la rendait étrangère à la pensée, d'être sans qualité. A contrario, la véritable excitation serait sans lieutenant, sans image pour la représenter, absence dont le seul témoignage serait le trouble. Au trouble s'oppose le clair, c'est lui qui rend le calme. On suppose que la paix serait de savoir. Qu'aucune lumière ne puisse se faire, pas même ce seul repère du plaisir-déplaisir, l'excitation reste sans décharge puisque rien de qualifiable n'est à charge. Quel que soit le « souci » (cura) qu'on en a, on restera troublé. Serait-ce là traumatisme, effraction? Le sujet exposé à tous vents ne peut se refermer. Sans doute pas. Le trouble est en deçà. Quelque chose advient, on ignore s'il plaît ou déplaît, s'il est mieux de s'en défaire ou de le garder.

- 1. Hegel, La Phénoménologie de l'esprit, Paris, Aubier, 1941, p. 171.
- 2. E. Levinas, op. cit., p. 27.

NOUVELLE REVUE DE PSYCHANALYSE

1	Incidences de la psycha- nalyse	20	Regards sur la psychana- lyse en France
2	Objets du fétichisme	21	La passion
3	Lieux du corps	22	Résurgences et dérivés de la mystique
4	Effets et formes de l'illusion	23	Dire
5	L'espace du rêve	24	L'emprise
6	Destins du cannibalisme	25	Le trouble de penser
7	Bisexualité et différence des sexes	26	L'archaïque
8	Pouvoirs	27	Idéaux
		28	Liens
9	Le dehors et le dedans	29	La chose sexuelle
10	Aux limites de l'analysable	30	Le destin
11	Figures du vide	31	Les actes
12	La psyché	32	L'humeur et son change-
13	Narcisses		ment
14	Du secret	33	L'amour de la haine
15	Mémoires	34	L'attente
16	Écrire la psychanalyse	35	Le champ visuel
		36	Être dans la solitude
17	L'idée de guérison	37	La lecture
18	La croyance	38	Le mal
19	L'enfant	39	Excitations

À paraître à l'automne 1989

40 L'intime et l'étranger

Excitations

Elle court, elle court l'excitation. Elle court en zigzag dans le neurone et dans le rêve, dans la fébrilité d'Hamlet en deuil et dans le cri d'Artaud, dans les cahiers de Valéry au petit matin et à Wall Street tout le jour. Elle est visible chez l'enfant à qui sa mère dira: « Mais ne t'excite donc pas comme ça! », secrète chez le fétichiste qui en organise le surgissement, décelable chez l'obsessionnel qui échoue à s'en protéger.

Sans elle, sans ses circuits et ses courts-circuits, sans le trouble qu'elle suscite dans le corps et l'esprit, nous connaîtrions sans doute la paix : celle des cimetières.

Textes de : Viviane abel prot, laurence apfelbaum, martine bacherich, rémy baudouin, andré beetschen, catherine chabert, dominique clerc maugendre, jean cournut, roger dorey, corinne enaudeau, michel gribinski, roberte hamayon, laurence kahn, jean-claude lavie, jacques le beuf, jean-françois lyotard, pierre pachet, j.-b. pontalis, guy rosolato, evelyne séchaud, jean-didier vincent

et le douzième cahier de VARIA composé de lettres imaginaires



89-EVtraiA del 648ublic & BN 2-07-071648-1

100 FF tc